Vincent Bioulès, peintre aux mille paysages

Cofondateur du groupe Support/Surfaces, l'artiste a longtemps peint sur le motif. Si le paysage reste le principal moteur de son œuvre, **c'est aujourd'hui dans son atelier du sud de la France, chargé d'âme et d'émotions, qu'il travaille.**

PAR HARRY KAMPIANNE

C'est avec un sourire bienveillant que le peintre de 84 ans ouvre les portes de son atelier, situé au cœur de Montpellier : un lieu empli de ses paysages solaires, aux ciels azur et aux nuages cotonneux. Châssis et toiles s'empilent autour d'un vaste espace surplombé d'une mezzanine, sous un plafond traversé de poutres maîtresses. Une armoire massive de style Renaissance côtoie chevalets et établis encombrés de pinceaux, de pigments, de palettes et d'outils de menuiserie.
Vincent Bioulès cisèle au quotidien ses gammes de couleurs. « J'entre le matin dans l'atelier pour n'en sortir que le soir. Je travaille à flux tendu et ai la chance de ne pas avoir de tableaux d'avance, car je les vends au fur et à mesure. J'en garde bien sûr certains, que je donnerai à mes enfants » : une discipline de fer mise au service de la peinture depuis plus de cinquante ans. Vincent Bioulès ne nie pas avoir été séduit par les sirènes de l'abstraction. « C'était la sensibilité des années 1950-1960. Ce n'est pas pour des raisons politiques ou idéologiques que j'ai quitté Supports/Surfaces, mais peindre dans ce groupe ne me permettait pas de m'épanouir. J'ai quitté le champ d'une sensibilité collective pour exprimer une sensibilité personnelle. Je me suis retrouvé, sans le vouloir, à peindre ce que je voyais par ma fenêtre imaginaire. En réalité, le vrai sujet de mes tableaux, c'est le goût de l'espace et de la lumière. »
Sur une toile posée au sol contre une table, une esquisse tracée au fusain souligne la générosité des volumes dans lesquels ses couleurs vives viendront se loger : une construction architecturale que l'on pourrait juger d'emblée naïve, mais qui puise son origine dans l'amour qu'il porte aux Primitifs italiens. « J'ai essayé de créer un vocabulaire, un langage qui me soient propres. Ma rencontre en 1976 avec Jean Hugo, dont la peinture était considérée comme une forme de naïveté élégante, m'a permis de retrouver l'existence d'un langage structuré. Cet artiste était le contraire d'un impressionniste. C'était un peintre très mental, pour qui chaque couleur avait une signification précise et spirituelle. »

L'œil et la mémoire

Deux toiles en cours d'achèvement sont posées sur des chevalets. « Je travaille sur plusieurs tableaux à la fois, des petits ou des moyens formats, explique-t-il. Je suis très sensible aux paysages du Languedoc et m'y suis beaucoup promené avec ma vieille auto : une voiture-atelier dans laquelle j'ai fait beaucoup de croquis, d'aquarelles, et où j'ai constitué une bibliothèque de souvenirs visuels. J'ai légué au musée Fabre la quasi-totalité de mes carnets, car je pense préférable qu'une institution puisse les montrer à sa guise plutôt qu'ils soient dispersés. »
Il lui arrive parfois de se servir de la photographie pour se rappeler des détails peu visibles à l'œil nu. Une fois dans l'atelier, il élabore, à partir du cliché, un geste pictural lui permettant de développer sur la toile ce qu'il ressent. « Dans la peinture, il y a des éléments qui nous échappent, s'entrecroisent et nous font

à voir

« Saison d'art », Centre d'arts et de nature, domaine de Chaumont-sur-Loire (41), tél. : 02 54 20 99 22, www.domaine-chaumont.fr
Du 30 mars au 27 octobre 2024.

« Peintures récentes », galerie La Forest Divonne, 66, rue de l'Hôtel des Monnaies, Bruxelles, tél. : +32 2 544 16 73, www.galerielaforestdivonne.com
Du 16 mai au 6 juillet 2024.

Vincent Bioulès, peintre aux mille paysages

Cofondateur du groupe Support/Surfaces, l'artiste a longtemps peint sur le motif. Si le paysage reste le principal moteur de son œuvre, **c'est aujourd'hui dans son atelier du sud de la France, chargé d'âme et d'émotions, qu'il travaille.**

PAR HARRY KAMPIANNE

C'est avec un sourire bienveillant que le peintre de 84 ans ouvre les portes de son atelier, situé au cœur de Montpellier : un lieu empli de ses paysages solaires, aux ciels azur et aux nuages cotonneux. Châssis et toiles s'empilent autour d'un vaste espace surplombé d'une mezzanine, sous un plafond traversé de poutres maîtresses. Une armoire massive de style Renaissance côtoie chevalets et établis encombrés de pinceaux, de pigments, de palettes et d'outils de menuiserie.
Vincent Bioulès cisèle au quotidien ses gammes de couleurs. « J'entre le matin dans l'atelier pour n'en sortir que le soir. Je travaille à flux tendu et ai la chance de ne pas avoir de tableaux d'avance, car je les vends au fur et à mesure. J'en garde bien sûr certains, que je donnerai à mes enfants » : une discipline de fer mise au service de la peinture depuis plus de cinquante ans. Vincent Bioulès ne nie pas avoir été séduit par les sirènes de l'abstraction. « C'était la sensibilité des années 1950-1960. Ce n'est pas pour des raisons politiques ou idéologiques que j'ai quitté Supports/Surfaces, mais peindre dans ce groupe ne me permettait pas de m'épanouir. J'ai quitté le champ d'une sensibilité collective pour exprimer une sensibilité personnelle. Je me suis retrouvé, sans le vouloir, à peindre ce que je voyais par ma fenêtre imaginaire. En réalité, le vrai sujet de mes tableaux, c'est le goût de l'espace et de la lumière. »
Sur une toile posée au sol contre une table, une esquisse tracée au fusain souligne la générosité des volumes dans lesquels ses couleurs vives viendront se loger : une construction architecturale que l'on pourrait juger d'emblée naïve, mais qui puise son origine dans l'amour qu'il porte aux Primitifs italiens. « J'ai essayé de créer un vocabulaire, un langage qui me soient propres. Ma rencontre en 1976 avec Jean Hugo, dont la peinture était considérée comme une forme de naïveté élégante, m'a permis de retrouver l'existence d'un langage structuré. Cet artiste était le contraire d'un impressionniste. C'était un peintre très mental, pour qui chaque couleur avait une signification précise et spirituelle. »

L'œil et la mémoire

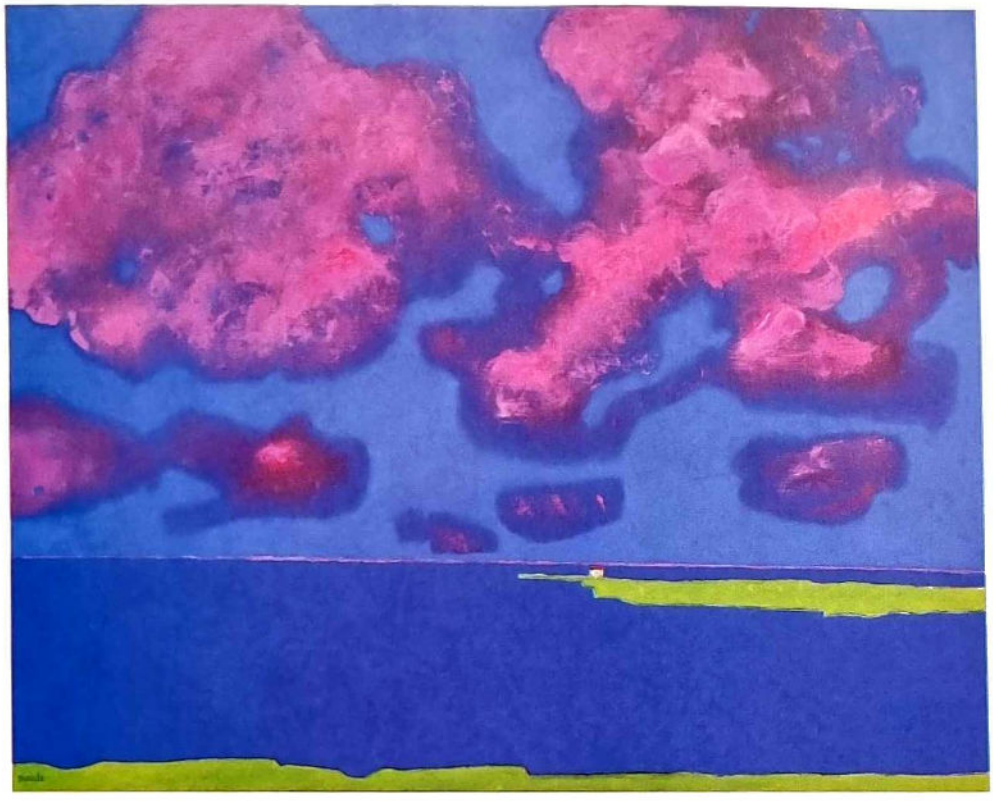
Deux toiles en cours d'achèvement sont posées sur des chevalets. « Je travaille sur plusieurs tableaux à la fois, des petits ou des moyens formats, explique-t-il. Je suis très sensible aux paysages du Languedoc et m'y suis beaucoup promené avec ma vieille auto : une voiture-atelier dans laquelle j'ai fait beaucoup de croquis, d'aquarelles, et où j'ai constitué une bibliothèque de souvenirs visuels. J'ai légué au musée Fabre la quasi-totalité de mes carnets, car je pense préférable qu'une institution puisse les montrer à sa guise plutôt qu'ils soient dispersés. »
Il lui arrive parfois de se servir de la photographie pour se rappeler des détails peu visibles à l'œil nu. Une fois dans l'atelier, il élabore, à partir du cliché, un geste pictural lui permettant de développer sur la toile ce qu'il ressent. « Dans la peinture, il y a des éléments qui nous échappent, s'entrecroisent et nous font

à voir

« Saison d'art », Centre d'arts et de nature, domaine de Chaumont-sur-Loire (41), tél. : 02 54 20 99 22, www.domaine-chaumont.fr
Du 30 mars au 27 octobre 2024.

« Peintures récentes », galerie La Forest Divonne, 66, rue de l'Hôtel des Monnaies, Bruxelles, tél. : +32 2 544 16 73, www.galerielaforestdivonne.com
Du 16 mai au 6 juillet 2024.

« L'urbanisme a tout changé. Mais la lumière est restée immuable et peut même sublimer, à certaines heures de la journée, ce nouveau paysage. »



Vincent Bioulès (né en 1938), *19h45.07.23 II*, 2023, huile sur toile, 130 x 162 cm.
© PIERRE SCHWARTZ

changer d'avis à mesure que nous avançons. Il faut s'interroger avec beaucoup d'exigence pour exprimer le sujet d'un tableau. C'est un concentré d'éléments qu'il faut rendre sous la forme la plus simple possible. Dans un paysage, il existe une foule d'émotions, et toujours une qui prend le pas sur les autres… Pour gérer tout cela, il n'y a que le travail assidu. » Derrière la rigueur se cache néanmoins un humour très british : « Il y a une vingtaine d'années, je dessinais sur le Causse du Larzac. Un couple est sorti de sa voiture, s'est approché et m'a demandé s'il pouvait me regarder en train de dessiner. J'ai accepté volontiers. Ils sont restés attentifs un bon moment, jusqu'à ce que l'homme me dise : "Écoutez monsieur, c'est très bien ce que vous faites, mais permettez-moi de vous dire quelque chose, ça fait un peu trop Bioulès !" Au fond de moi, j'ai beaucoup rigolé. »

Sur l'un des tableaux en cours d'achèvement, deux nuages compacts et crayeux culminent dans un ciel bleu vif tels « des cailloux faisant des vols planés », opérant une parfaite osmose avec le bleu du fleuve. Sur un autre, le vert strident d'une plaine laisse entrevoir, selon l'artiste, le pelage de la garrigue : « C'est une remarque que je me suis faite en avion, alors que je survolais la région. J'avais envie de retranscrire au plus vite ce ressenti dans l'atelier. J'aime travailler dans la spontanéité. Plus je vieillis, plus j'ai l'impression d'être de plus en plus libre. Je ne pense plus au regard de l'autre. À vrai dire, je crois avoir conservé la même énergie pour peindre que lorsque j'avais 40 ans. En revanche, je suis nettement plus fatigué le soir ! »

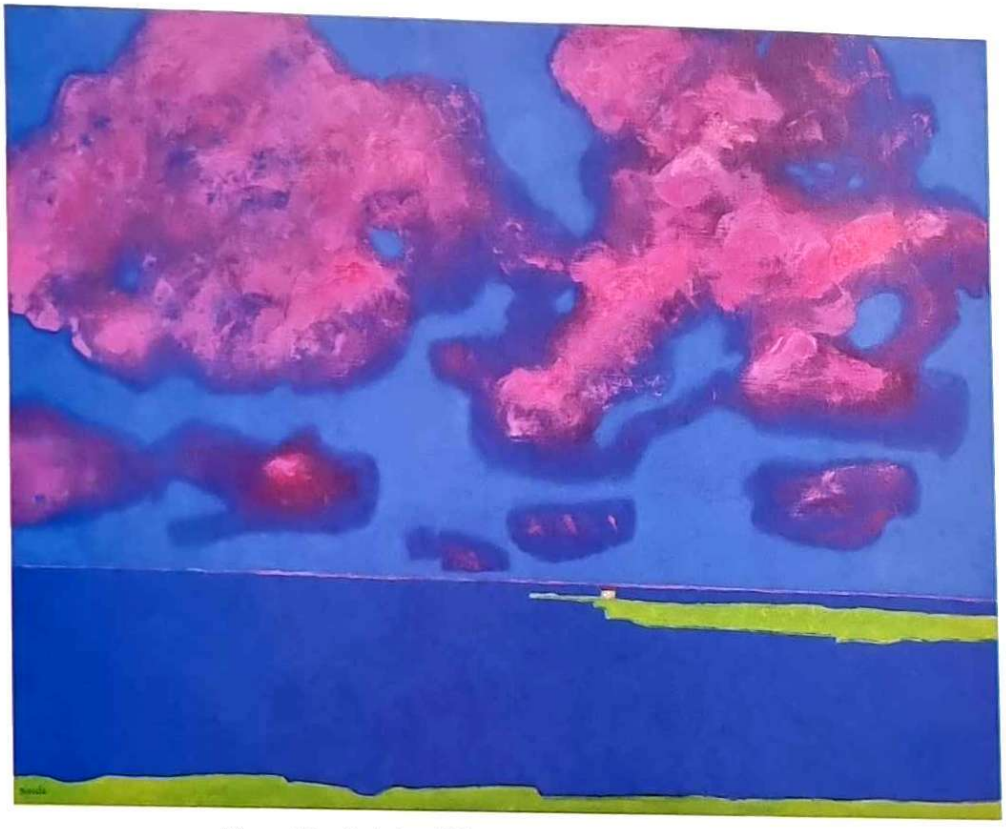
Après une journée passée à peindre, sirotant un verre de whisky, il peut enfin laisser son regard s'abandonner sur la toile, l'analyser et voir ce qui ne va pas, avant de s'en détacher et de la signer. « L'autre solution, ajoute-t-il, consiste à laisser le tableau retourné contre le mur pendant une quinzaine de jours. Quand on revient dessus, on s'aperçoit qu'il n'y a plus rien à ajouter. Ce qui nous pousse à continuer un tableau, c'est en réalité l'insatisfaction, qui est la conséquence des difficultés qu'il nous a données. Quand je quitte l'atelier, je me dis "bon débarras" ! Il fait sa vie et je peux passer à autre chose… Ce qui est important est de créer du futur. »

Naïf comme un décor d'enfant

Comme chez son ami Claude Viallat (voir *Gazette* 2019 n° 30, page 168), il existe une empreinte Vincent Bioulès dans beaucoup de ses œuvres : notamment dans l'apesanteur de ses nuages, conçus comme des rocs, ou les vues du pic Saint-Loup, sa montagne Sainte-Victoire. Ce vocabulaire formel, utilisé depuis des décennies, est devenu une signature qu'il définit par la lumière, l'eau et la roche, fondamentales à la constitution de ses paysages. Infatigable dans la manipulation de ses tableaux, dévoilés un à un, il livre sur chacun d'eux des commentaires brillants de concision. Parfois jugé kitsch ou « naïf comme un décor d'enfant », chaque motif est structuré plan par plan, couleur par couleur, dans un souci de clarté soulignant un instant : c'est le cas de *19h45.07-23 II* (ci-contre), avec sa maisonnette isolée sous un amas de nuages rose fuchsia. « Un paysage évolue au fil des années, c'est inévitable. Mais la lumière, elle, ne change pas. Je suis revenu sur des sites désertiques, autour de Montpellier, que j'avais peints il y a une trentaine d'années. L'urbanisme a tout changé. Mais la lumière est restée immuable et peut même sublimer, à certaines heures de la journée, ce nouveau paysage. Le fait de saisir cet instant est magique. »

De grands châssis posés contre un mur attestent de cette énergie débordante. « Il fut un temps où je faisais de très grands formats, mais ce n'est plus trop le cas aujourd'hui. » La fin de la journée ne va pas tarder. Encore quelques retouches sur ses œuvres en cours et enfin, il pourra s'accorder un moment de détente en écoutant les infos, son verre de whisky à la main. ■

« L'urbanisme a tout changé. Mais la lumière est restée immuable et peut même sublimer, à certaines heures de la journée, ce nouveau paysage. »



Vincent Bioulès (né en 1938), *19h45.07.23 II*, 2023, huile sur toile, 130 x 162 cm.
© PIERRE SCHWARTZ

changer d'avis à mesure que nous avançons. Il faut s'interroger avec beaucoup d'exigence pour exprimer le sujet d'un tableau. C'est un concentré d'éléments qu'il faut rendre sous la forme la plus simple possible. Dans un paysage, il existe une foule d'émotions, et toujours une qui prend le pas sur les autres… Pour gérer tout cela, il n'y a que le travail assidu. » Derrière la rigueur se cache néanmoins un humour très british : « Il y a une vingtaine d'années, je dessinais sur le Causse du Larzac. Un couple est sorti de sa voiture, s'est approché et m'a demandé s'il pouvait me regarder en train de dessiner. J'ai accepté volontiers. Ils sont restés attentifs un bon moment, jusqu'à ce que l'homme me dise : "Écoutez monsieur, c'est très bien ce que vous faites, mais permettez-moi de vous dire quelque chose, ça fait un peu trop Bioulès !" Au fond de moi, j'ai beaucoup rigolé. »

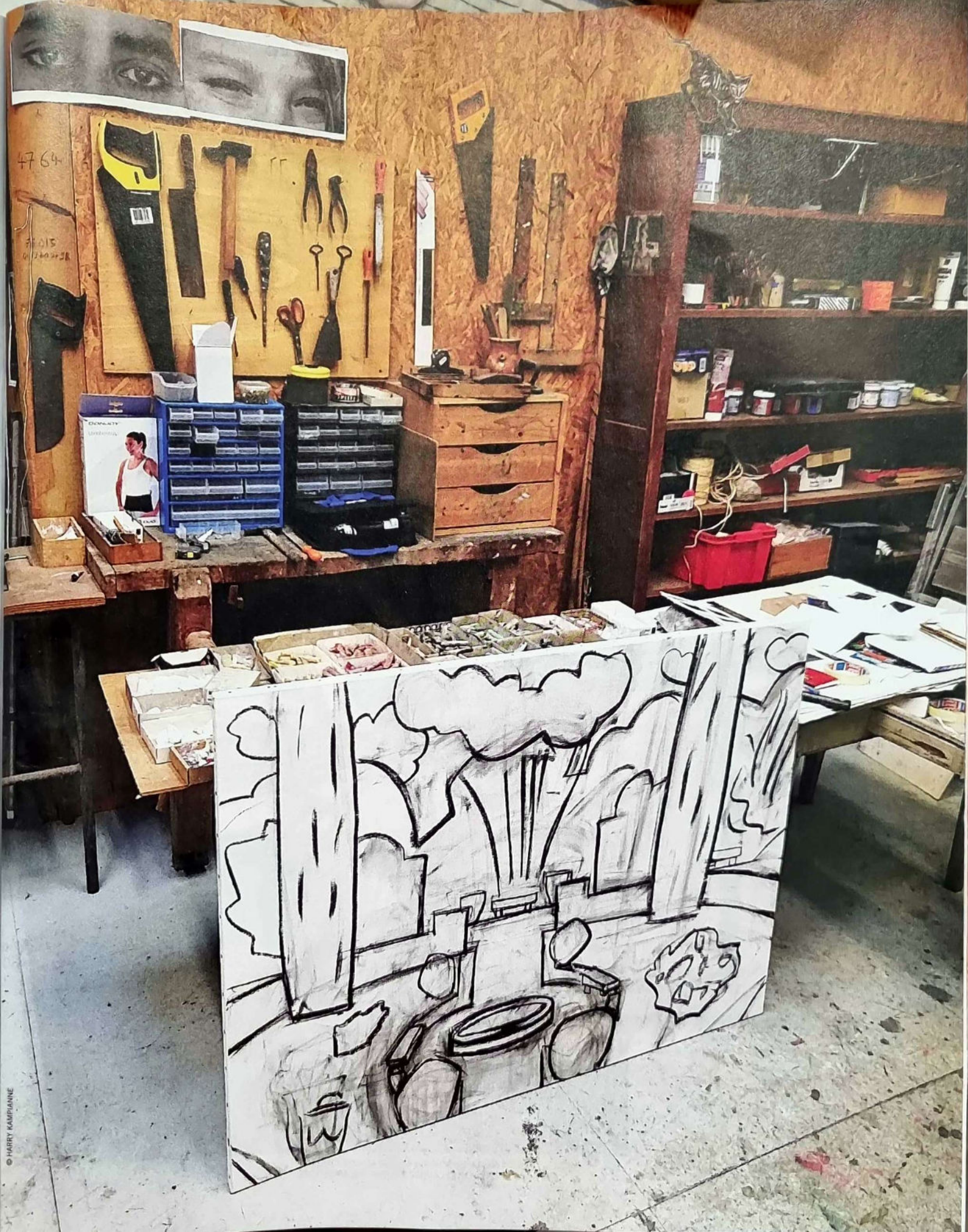
Sur l'un des tableaux en cours d'achèvement, deux nuages compacts et crayeux culminent dans un ciel bleu vif tels « des cailloux faisant des vols planés », opérant une parfaite osmose avec le bleu du fleuve. Sur un autre, le vert strident d'une plaine laisse entrevoir, selon l'artiste, le pelage de la garrigue : « C'est une remarque que je me suis faite en avion, alors que je survolais la région. J'avais envie de retranscrire au plus vite ce ressenti dans l'atelier. J'aime travailler dans la spontanéité. Plus je vieillis, plus j'ai l'impression d'être de plus en plus libre. Je ne pense plus au regard de l'autre. À vrai dire, je crois avoir conservé la même énergie pour peindre que lorsque j'avais 40 ans. En revanche, je suis nettement plus fatigué le soir ! »

Après une journée passée à peindre, sirotant un verre de whisky, il peut enfin laisser son regard s'abandonner sur la toile, l'analyser et voir ce qui ne va pas, avant de s'en détacher et de la signer. « L'autre solution, ajoute-t-il, consiste à laisser le tableau retourné contre le mur pendant une quinzaine de jours. Quand on revient dessus, on s'aperçoit qu'il n'y a plus rien à ajouter. Ce qui nous pousse à continuer un tableau, c'est en réalité l'insatisfaction, qui est la conséquence des difficultés qu'il nous a données. Quand je quitte l'atelier, je me dis "bon débarras" ! Il fait sa vie et je peux passer à autre chose… Ce qui est important est de créer du futur. »

Naïf comme un décor d'enfant

Comme chez son ami Claude Viallat (voir *Gazette* 2019 n° 30, page 168), il existe une empreinte Vincent Bioulès dans beaucoup de ses œuvres : notamment dans l'apesanteur de ses nuages, conçus comme des rocs, ou les vues du pic Saint-Loup, sa montagne Sainte-Victoire. Ce vocabulaire formel, utilisé depuis des décennies, est devenu une signature qu'il définit par la lumière, l'eau et la roche, fondamentales à la constitution de ses paysages. Infatigable dans la manipulation de ses tableaux, dévoilés un à un, il livre sur chacun d'eux des commentaires brillants de concision. Parfois jugé kitsch ou « naïf comme un décor d'enfant », chaque motif est structuré plan par plan, couleur par couleur, dans un souci de clarté soulignant un instant : c'est le cas de *19h45.07-23 II* (ci-contre), avec sa maisonnette isolée sous un amas de nuages rose fuchsia. « Un paysage évolue au fil des années, c'est inévitable. Mais la lumière, elle, ne change pas. Je suis revenu sur des sites désertiques, autour de Montpellier, que j'avais peints il y a une trentaine d'années. L'urbanisme a tout changé. Mais la lumière est restée immuable et peut même sublimer, à certaines heures de la journée, ce nouveau paysage. Le fait de saisir cet instant est magique. »

De grands châssis posés contre un mur attestent de cette énergie débordante. « Il fut un temps où je faisais de très grands formats, mais ce n'est plus trop le cas aujourd'hui. » La fin de la journée ne va pas tarder. Encore quelques retouches sur ses œuvres en cours et enfin, il pourra s'accorder un moment de détente en écoutant les infos, son verre de whisky à la main. ■



© HARRY KAMPIANNE

« L'urbanisme a tout changé. Mais la lumière est restée immuable et peut même sublimer, à certaines heures de la journée, ce nouveau paysage. »

Vincent Bioulès (né en 1938), *19h45.07.23 II*, 2023, huile sur toile, 130 x 162 cm.
© PIERRE SCHWARTZ

changer d'avis à mesure que nous avançons. Il faut s'interroger avec beaucoup d'exigence pour exprimer le sujet d'un tableau. C'est un concentré d'éléments qu'il faut rendre sous la forme la plus simple possible. Dans un paysage, il existe une foule d'émotions, et toujours une qui prend le pas sur les autres… Pour gérer tout cela, il n'y a que le travail assidu. » Derrière la rigueur se cache néanmoins un humour très british : « Il y a une vingtaine d'années, je dessinais sur le Causse du Larzac. Un couple est sorti de sa voiture, s'est approché et m'a demandé s'il pouvait me regarder en train de dessiner. J'ai accepté volontiers. Ils sont restés attentifs un bon moment, jusqu'à ce que l'homme me dise : "Écoutez monsieur, c'est très bien ce que vous faites, mais permettez-moi de vous dire quelque chose, ça fait un peu trop Bioulès !" Au fond de moi, j'ai beaucoup rigolé. »

Sur l'un des tableaux en cours d'achèvement, deux nuages compacts et crayeux culminent dans un ciel bleu vif tels « des cailloux faisant des vols planés », opérant une parfaite osmose avec le bleu du fleuve. Sur un autre, le vert strident d'une plaine laisse entrevoir, selon l'artiste, le pelage de la garrigue : « C'est une remarque que je me suis faite en avion, alors que je survolais la région. J'avais envie de retranscrire au plus vite ce ressenti dans l'atelier. J'aime travailler dans la spontanéité. Plus je vieillis, plus j'ai l'impression d'être de plus en plus libre. Je ne pense plus au regard de l'autre. À vrai dire, je crois avoir conservé la même énergie pour peindre que lorsque j'avais 40 ans. En revanche, je suis nettement plus fatigué le soir ! »

Après une journée passée à peindre, sirotant un verre de whisky, il peut enfin laisser son regard s'abandonner sur la toile, l'analyser et voir ce qui ne va pas, avant de s'en détacher et de la signer. « L'autre solution, ajoute-t-il, consiste à laisser le tableau retourné contre le mur pendant une quinzaine de jours. Quand on revient dessus, on s'aperçoit qu'il n'y a plus rien à ajouter. Ce qui nous pousse à continuer un tableau, c'est en réalité l'insatisfaction, qui est la conséquence des difficultés qu'il nous a données. Quand je quitte l'atelier, je me dis "bon débarras" ! Il fait sa vie et je peux passer à autre chose… Ce qui est important est de créer du futur. »

Naïf comme un décor d'enfant

Comme chez son ami Claude Viallat (voir *Gazette* 2019 n° 30, page 168), il existe une empreinte Vincent Bioulès dans beaucoup de ses œuvres : notamment dans l'apesanteur de ses nuages, conçus comme des rocs, ou les vues du pic Saint-Loup, sa montagne Sainte-Victoire. Ce vocabulaire formel, utilisé depuis des décennies, est devenu une signature qu'il définit par la lumière, l'eau et la roche, fondamentales à la constitution de ses paysages. Infatigable dans la manipulation de ses tableaux, dévoilés un à un, il livre sur chacun d'eux des commentaires brillants de concision. Parfois jugé kitsch ou « naïf comme un décor d'enfant », chaque motif est structuré plan par plan, couleur par couleur, dans un souci de clarté soulignant un instant : c'est le cas de *19h45.07-23 II* (ci-contre), avec sa maisonnette isolée sous un amas de nuages rose fuchsia. « Un paysage évolue au fil des années, c'est inévitable. Mais la lumière, elle, ne change pas. Je suis revenu sur des sites désertiques, autour de Montpellier, que j'avais peints il y a une trentaine d'années. L'urbanisme a tout changé. Mais la lumière est restée immuable et peut même sublimer, à certaines heures de la journée, ce nouveau paysage. Le fait de saisir cet instant est magique. »

De grands châssis posés contre un mur attestent de cette énergie débordante. « Il fut un temps où je faisais de très grands formats, mais ce n'est plus trop le cas aujourd'hui. » La fin de la journée ne va pas tarder. Encore quelques retouches sur ses œuvres en cours et enfin, il pourra s'accorder un moment de détente en écoutant les infos, son verre de whisky à la main. ■